

COSTUME DE PRINTEMPS

Ce costume, en drap-ideal gris, se compose d'une jupe disposée derrière en un large pli creux, et fermée devant au moyen de boutons invisibles, et d'une veste faite avec de larges revers et taillés recouverts de reps de soie blanc ; on le complète par un gilet à col droit, fait en reps semblable fermé avec de petits boutons de cristal.

La veste, taillée avec de courtes boutons, est garnie de bandes de drap qui sont disposées en dents arrondies ; les revers sont bordés de piqûres. Manches tout unies, décousées en pointes au bord inférieur.

DÉPART

Toujours je me rappellerai ce moment suprême où il nous fallut nous dire un éternel adieu : il me semble entendre encore le bruit que faisaient les vagues se brisant sur le bateau qui emportait cette chère Ame loin de moi.

La dernière journée qu'elle passa au Canada, Lina voulut la passer avec moi.

Qu'elle journée !... Quand approcha l'heure de son départ, nous prîmes le dernier repas ensemble et, d'adieu nous nous mîmes à table, car ni elle ni moi nous



COSTUME DE PRINTEMPS

ne fûmes manger.

Puis avant de quitter sa chère patrie pour longtemps sinon pour toujours, elle désira entrer dans la cathédrale.

L'orgue faisait entendre des sons plaintifs : on chantait le *Viserere* ; un catafalque se dressait dans la grande nef.

Ce chant me fit du bien ; je sentis que la séparation en ce monde est comme la mort, déchirante à la nature, mais aux yeux de la foi, pleine d'innommables consolations et de saintes allégresses...

Elle est partie !

Parfois un éclair de joie traverse mon âme, à la pensée que je la reverrai peut-être ; mais ce rayon d'espérance s'éteint bientôt, et je retombe dans mes tristesses, tristesses calmes mais profondes. Jamais je ne pourrai m'habituer à son absence ; car je le sais, si doux qu'ils soient, les souvenirs de l'amour ne consolent pas—pas plus que les rayons de la lune ne réchauffent.

Je pense souvent avec quel attendrissement, quel calme elle attendait le moment de son départ, avec

quelle ardeur elle me pressa contre son cœur pour me donner le dernier baiser. Moi, j'étais toute tremblante pouvant à peine répondre aux questions pressantes qu'elle m'adressait. Comme mon âme tressaillait lorsque je vis disparaître le bateau qui me la ravissait !

Il m'est impossible de rassembler ces quelques souvenirs sans que des larmes viennent mouiller mes paupières ; pourtant l'impression qu'ils font sur moi m'est douce ! Mais on ne touche jamais fortement le cœur sans faire couler les larmes.

J'aime la clarté tendre et douce du crépuscule. Malgré la tristesse que je ressens au fond de mon âme, la beauté de la nature me plonge parfois dans des rêveries délicieuses. Lorsqu'il fait beau, à la tombée de la nuit, je me promène dans mon joli jardin.

—Il fait si bon de vivre ici, disait Lina, que ceux qui s'aiment beaucoup devraient seuls y entrer.

Les idées mélancoliques ont beaucoup de charme, tant qu'on n'a pas été soi-même profondément malheureux ! Mais quand la douleur dans toute son âpreté s'empare de l'âme, on ne voit plus, sans tres-

saillir, certains lieux qui jadis n'excitaient en nous que des rêveries plus ou moins douces...

D'ailleurs, puis-je encore être heureuse après une aussi cruelle séparation ?

Non, je ne saurais l'être ! L'ombre du passé se lèvera sur toutes mes joies, où plutôt je ne pourrais plus en avoir qui méritent ce nom.

N'arrache pas qui veut le passé de son cœur.

Mon Dieu ! C'est à genoux que je vous conjure d'avoir pitié de ma vie si triste. Que deviendrais-je, si je cessais de prier ?...

Je la reverrai. Oui je la reverrai : si pas ici-bas, là-haut !

Ce bas séjour n'est qu'un pèlerinage.

O ma Lina, je voudrais pleurer dans tes bras, mais voici que l'infranchissable océan nous sépare pour toujours !

Adieu...

ANNA DE BUSSIÈRES.

Sherbrooke, 1900.

HISTOIRE NATURELLE

LE PHOQUE JACK

Les mammifères aquatiques, les cétacés, les phoques les otaries sont des bêtes intéressantes et non dépourvues d'intelligence. Le phoque commun s'approprie fort bien : il peut même être dressé à diverses besognes et rendre des services.

Voici l'anecdote que M. Henry de Varigny rapporte, à ce sujet, dans un de ses articles :

C'était à l'embouchure d'une rivière que les phoques fréquentent volontiers à l'époque où les jeunes viennent au monde : les eaux y sont tranquilles et les mères s'installent dans les anses pour donner à leur progéniture les premiers soins et les rudiments de l'éducation.

Après deux ou quatre semaines, elles s'en vont, ayant achevé leur œuvre, et les jeunes, qui commencent tout juste à pouvoir se tirer d'affaire, les suivent, à quelques jours d'intervalle, vers la mer. Un de ces jeunes, qui se laissait descendre par le courant et faisait entendre des cris désespérés—tout en patageant et se débattant, fut pris par un pêcheur. Le petit phoque était vraiment bien jeune pour entreprendre la lutte pour la vie ; sa mère l'avait abandonné trop tôt. Le pêcheur ne fut point embarrassé ; il fabriqua un hiberon et le remplit de lait tiède.

Son protégé eut bientôt appris à se servir de cet instrument, et couché sur une peau de mouton, devant le feu, il vida sans retard cette mamelle artificielle, et s'endormit avec tous les signes de la satisfaction. Ces soins furent continués pendant quelques jours et le moment vint où, évidemment, le phoque se trouvait ragailardi et en état d'affronter les grands eaux.

Mais il n'avait nulle envie de s'en aller, et personne ne souhaitait son départ. Il se plaisait auprès des hommes et il avait plu ; ses gentillesse, sa familiarité lui avaient gagné le cœur de toute la maisonnée. Et l'on décida de garder Jack, car tel fut le nom qu'on lui donna.

Jack suivait son maître partout : avec plus de bonne volonté et d'empressement que de grâce, cela s'entend. Car si le phoque est admirablement souple et agile dans l'eau, son mode de locomotion sur terre manque d'élégance : il n'a pas été construit pour la marche. Il le suivit un jour jusqu'au bord de la rivière, où il avait coutume de se rendre pour pêcher la truite de mer. Jack vit l'eau : " Je connais cela," se dit-il sans doute ; et il y entra, ou plutôt s'y laissa glisser. Plus de Jack... Le pêcheur pensait déjà ne plus revoir son petit ami et était tout attristé de la perspective, quand tout à coup, à ses pieds, il entend un souffle vigoureux.

Jack est là, la tête hors de l'eau, avec une grosse truite en travers de sa bouche. Le phoque a obéi à l'instinct ancestral : il a chassé pour son compte et il revient avec sa proie. Le pêcheur appelle le phoque, lui prend sa capture, le caresse en lui prodiguant les épithètes les plus affectueuses. L'animal comprend